

Exploitation et plus-value chez Marx : fil à la patte ou fil d'Ariane ?

En dépit de ses limites, l'analyse de Marx demeure féconde pour rendre compte de ce qui a toujours été son principal objet d'étude : le capitalisme. Féconde notamment pour ne pas en rester à une sorte de « christianisme social » qui se contenterait – ce n'est certes déjà pas si mal en ces temps de déni des classes populaires – de dénoncer les inégalités, sans s'employer à en livrer une explication.

PAR
CHRISTOPHE RAMAUX*

Tendance à faire du capitalisme le devenir nécessaire du marché, et, ce faisant, incapacité à penser ce que pourrait être un socialisme avec marché ; tendance à réduire l'État au rang de simple béquille du capital, et plus largement incapacité à penser l'autonomie irréductible du politique, y compris dans les sociétés capitalistes ; propension à ramener les rapports d'oppression aux seuls rapports d'exploitation salariale et difficulté, en conséquence, à penser les dynamiques d'accumulation et/ou de pouvoir qui ne s'y réduisent pas et les rapports d'oppression qui en découlent¹, non prise en compte de l'importance des questions écologiques... La liste est longue des insuffisances de Marx et, au-delà, du marxisme. Des insuffisances salutaires si on accepte de considérer qu'il n'y a décidément pas à chercher de « théorie globale » qui aurait vocation à expliquer à peu près tout et n'importe quoi. Ces limites étant posées, le point de vue qui sera défendu ici est que l'analyse de Marx demeure doublement féconde. Pour rendre compte de l'exploitation capitaliste d'abord. Féconde aussi dans ce que donne à voir la « plus-value extra » (ou « différentielle »).

Si on accepte de définir l'exploitation comme du travail non payé, force est de constater qu'elle n'est pas propre au capitalisme. Le servage, l'esclavage, mais aussi les ex-sociétés bureaucratiques dites « communistes » sont bien des formes d'exploitation. Qu'est-ce qui distingue donc l'exploitation capitaliste ? Le fait qu'elle repose sur des relations marchandes. Le salarié, à sa façon, est un marchand : il vend « librement » sa force de travail (ses capacités physiques et intellectuelles) à un capitaliste. Il est certes contraint socialement de travailler pour vivre, mais n'est pas contraint juridiquement

* Économiste

1. Nous rejoignons donc certaines préoccupations de C. DELPHY dans sa contribution à ce numéro. Pour le reste, le lecteur pourra constater à quel point nous nous en éloignons.

de travailler pour untel. C'est ce qui le distingue de l'esclave ou du serf. Et c'est ce qui contribue à faire la force, la légitimité, du capitalisme.

Le sens commun tend à réduire l'exploitation aux situations les plus rétrogrades (« il m'a exploité, car il m'a mal payé ») laissant entendre ainsi que les employeurs qui payent « bien » n'exploitent pas. L'exploitation est rabattue sur le vol. L'intérêt de l'analyse de Marx, à l'inverse, est qu'elle invite à considérer que le capitalisme est un mode particulier d'appropriation du surplus, de la plus-value, particulier en ce qu'il n'est justement pas synonyme de vol. En moyenne, par définition, le salarié vend sa force de travail à sa valeur, il n'y a donc pas vol². Cette valeur (le salaire entendu au sens large y compris donc de nos jours les cotisations sociales) n'est en effet rien d'autre qu'une moyenne. Une moyenne déterminée par le rapport de force, cristallisé dans le droit social notamment. Bref, la valeur de la force de travail est une lourde construction sociale, elle n'a rien d'« objective », de « naturelle ». La réification du salaire n'est pas du côté de Marx, mais des classiques (qui parlent de « salaire naturel ») et des néo-classiques qui laissent entendre que chaque travail à une « productivité marginale » déterminée *a priori* et dont doit se déduire le salaire³.

Une fois achetée la force de travail, le capitaliste l'utilise (tout comme n'importe quel acheteur de marchandise a le droit de consommer les marchandises qu'il achète). Utiliser la force de travail cela signifie la faire travailler. De ce travail naît un produit du travail d'une valeur supérieure à la force de travail⁴.

Ici se niche la résolution de ce que Marx nomme la « contradiction de la formule générale du capital ». Par opposition à la circulation simple ($M - A - M'$), où l'argent n'est qu'un moyen (M et M' ont la même valeur d'échange), la fin étant la valeur d'usage de M' (jugée supérieure à celle M par celui qui achète M'), la formule générale du capital est de la forme $A - M - A'$, avec A' supérieure à A (c'est la plus-value). Dans ce dernier cas, l'argent est la fin et la contradiction s'énonce en ces termes : comment, alors que le capitaliste achète des marchandises à leur valeur ($A - M$) et vend les marchandises qu'il possède à leur valeur, peut-il malgré tout réaliser une plus-value ? La réponse, on le sait, est dans l'usage de M . En fait, la formule générale du capital est de la forme $A - M - P - M' - A'$. Avec le cycle $M - P - M'$ qui représente le cycle productif : le capitaliste qui a acheté des marchandises (machines, matières premières et force de travail) à leur valeur ($A - M$), les utilise dans la sphère de la production ($M - P - M'$)⁵, d'où naît une marchandise qui sera elle-même vendue, en moyenne, à sa valeur ($M' - A'$).

● Capitalisme productif et capitalisme financier

Dans son dernier ouvrage, F. Lordon⁶ invite à prolonger cette analyse en insistant sur l'autonomie du capitalisme productif par rapport au capitalisme financier. Alors que la visée de ce dernier est le profit pur ($A - A'$), la visée du premier, indique-t-il, est de croître, de grandir, d'accroître sans cesse sa surface ($M - P - M'$). Ici le profit n'est qu'un moyen. L'intérêt de cette analyse – où l'on retrouve, sous une forme aménagée par la référence au *cona-*

2. Si certains capitalistes payent moins (surexploitent) pour un même type de travail, c'est que d'autres payent plus que la moyenne.

3. Le chômage s'explique alors par un coût du travail supérieur (à cause du Smic, des allocations chômage, etc.) à cette productivité marginale.

4. Cela n'a évidemment rien d'automatique, mais à défaut de plus-value, le capitaliste peut mettre la clef sous la porte.

5. L'article d'H. SCIARDET, dans ce numéro, omet ce cycle productif, de création de richesses dans la sphère de la production.

6. F. LORDON, *Politique du capital*, Odile Jacob, 2002.

tus de Spinoza⁷, des thèses traditionnelles sur le capitalisme managérial – est de combiner ce qui était jusqu'alors séparé. De nombreux travaux⁸ insistent sur la spécificité du champ politique (de l'État notamment) où la fin est le pouvoir sur les hommes (et l'argent un moyen), par opposition à la sphère du capital où la fin est l'argent (et le pouvoir sur les hommes un moyen). Si l'on suit F. Lordon, cette césure traverse en fait le capital lui-même. Simultanément, et c'est sans doute tout l'intérêt de l'ouvrage, l'auteur livre une grille d'analyse particulièrement stimulante des transformations du capitalisme. On peut la résumer ainsi : dans le régime antérieur, le capitalisme productif, pour croître, devait réaliser des investissements, conquérir des parts de marché. Bref, un processus lent et laborieux de croissance, le tout dans un contexte où le financement était, pour l'essentiel, assuré par des prêts bancaires et où la propriété du capital était relativement stable. Avec la remise sur le marché de cette propriété du capital, selon le modèle du capitalisme actionnarial, on pourrait s'attendre à une domination complète du capitalisme productif par la finance. En fait, souligne l'auteur, il en va autrement. Le capitalisme productif utilise, au contraire, les marchés financiers pour croître. Et croître plus vite qu'avant, *via* les fusions/acquisitions réalisées à coup d'OPA ou d'OPE, sachant que ne pas croître c'est courir le risque d'être absorbé. Il faut certes convaincre les marchés financiers du bien-fondé de ces acquisitions. Mais comme ceux-ci fonctionnent selon une logique spéculative, et donc moutonnaire, il est d'autant plus aisé de les convaincre, quitte, au besoin, à trafiquer les comptes (*cf.* les déboires d'Enron et d'Arthur Andersen). On peut reprocher à F. Lordon de rester silencieux sur l'origine de la richesse. Mais ce n'est pas l'objet de son étude. Il manque, de même, sans doute une certaine dialectique pour saisir que le capitalisme productif n'est peut-être pas si indifférent au profit comme finalité. Le développement des stocks-options comme moyen de rémunération des dirigeants ne l'atteste-t-il pas amplement. Son analyse n'en demeure pas moins précieuse pour rendre compte des conditions contemporaines de partage, de redistribution de la plus-value entre les diverses fractions du capital. Partage qui met justement en jeu le capital financier et les banques, en sachant que ce capital n'intervient pas seulement en aval de la production de plus-value (sa distribution), mais aussi en amont : c'est lui qui détermine les conditions de financement de la production de biens et services et donc son existence même, ce qui évidemment essentiel.

● Exploitation, travail et surplus

La plus-value, si l'on reprend le raisonnement précédent, n'est donc rien d'autre que la différence entre la valeur créée par la force de travail et la valeur de la force de travail. Il y a bien du travail non payé. Mais comme ce n'est pas le travail, ni *a fortiori* le produit du travail, qui est vendu par le travailleur (comment pourrait-il vendre ce qu'il ne possède pas, ce qui n'existe pas avant son embauche!), mais la force de travail, il n'y a pas vol, ce qui renforce évidemment la légitimité du système.

On peut visualiser ce qui précède par l'exemple suivant. Supposons une entreprise X produisant des montres et qui se situe à la moyenne de son

7. La réalisation de « l'être du capital » productif est de croître sans cesse. Avec une application croustillante à la crise bancaire de 1999 (les OPA croisées entre BNP, Paribas et Société Générale).

8. Cf. notamment B. THÉRET, *Régimes économiques de l'ordre politique*, Presses universitaires de France, 1992.

secteur en termes de productivité et de rémunération. Le salaire journalier qu'elle verse est de quarante euros. En une journée de travail de huit heures, un salarié de cette entreprise produit une montre qui est vendue sur le marché cent euros. S'il a fallu vingt euros de machines et de matières premières, pour produire la montre, la plus value (le profit) tirée d'une journée de travail d'un travailleur est donc de quarante euros (100 – 40 – 20). Ce type de calcul, n'importe quel capitaliste le fait. Ce qu'ajoute Marx

est une analyse du processus. Des données précédentes, on peut déduire : 1/ que le salarié a produit une valeur de quatre-vingts euros par jour soit 10 euros par heure de travail ; 2/ que le temps de travail se décompose en fait en 4 heures de travail payé (40 euros = 4 x 10 euros) et 4 heures de travail non payé (40 = 4 x 10), sans qu'il y ait pour autant vol puisque l'entreprise a payé la force de travail à sa valeur (une moyenne de quarante euros par jour). Le temps de travail en question est du temps de travail abstrait.

L'analyse de Marx permet de comprendre pourquoi les capitalistes n'ont de cesse, fort concrètement, de « mobiliser » le travail.

9. À l'encontre de certains exposés de Marx lui-même, nous récusons donc l'idée selon laquelle la valeur des marchandises est mesurée par le « temps de travail abstrait ». Ce dernier détermine la valeur, mais seule la monnaie assure la mesure des valeurs.

Abstrait dans le sens où il est insaisissable si ce n'est à travers la mesure qu'en opère la monnaie⁹. Abstrait dans la mesure où il s'agit d'une moyenne – un temps de travail socialement nécessaire - imposée par le marché. Une moyenne qui s'impose - très concrètement cette fois - par la concurrence marchande. Le capitaliste bon samaritain ou inefficace (ou les deux à la fois) qui fait produire ses montres en deux fois plus de temps... ne pourra les vendre le double. La concurrence impose un prix : cent euros dans notre exemple. Cette abstraction n'a, a nouveau, rien de « naturelle ». La moyenne imposée par le marché dépend de règles sociales de toute sorte (le droit social, mais aussi le droit de la concurrence, etc.).

Cette analyse appelle plusieurs remarques. En premier lieu, elle exhibe que seul le travail crée de la valeur. Les machines et les matières premières, qui sont elles-mêmes le produit d'un travail antérieur (du travail passé, « mort » en ce sens) ne font que « transmettre » leur valeur (vingt euros par montre dans notre exemple). Cela ne signifie pas qu'elles soient sans effet sur la valeur. Au contraire, nous y reviendrons, les innovations techniques, sont susceptibles d'accroître la puissance productive du travail et c'est évidemment essentiel. Reste une autre dimension essentielle : en reliant ainsi la valeur au travail, l'analyse de Marx permet de comprendre pourquoi les capitalistes n'ont de cesse, fort concrètement, de « mobiliser » le travail¹⁰, ce qui devient au contraire largement « illisible » dans les théories de la valeur qui délient ces deux termes. En second lieu, elle invite à distinguer clairement trois notions que la théorie dominante, et le sens commun, tend à confondre : la force de travail (ce que vend le salarié), le travail, qui n'est rien d'autre que la valeur d'usage de la force de travail (le travail en lui-même est toujours concret et en ce sens n'a pas de prix, pas de valeur), et le produit du travail (la valeur créée par la force de travail). On retrouve cette distinction très pratiquement en droit : à la différence du travailleur indépendant, le salarié n'a en effet aucun droit sur le produit de son travail.

10. Du taylorisme aux « nouvelles formes d'organisation du travail » qui mettent l'accent sur la polyvalence, l'autonomie, l'initiative des salariés, ces formes de mobilisation varient bien évidemment.

Il ne peut quitter l'entreprise avec la porte de la Twingo (ou la montre) qu'il a fabriquée durant sa journée de travail. Le produit du travail (et le profit qu'il contient) appartient en droit au capitaliste: il y a bien appropriation privée du surplus (que le capitaliste pourra réinjecter dans le processus de production) qui découle de la propriété du capital. La question posée par Marx, sur cette base, n'est pas la légitimité en elle-même du surplus (n'importe quelle société se doit d'en dégager), mais la légitimité de son appropriation privée. D'où deux conséquences: plus que le travail non payé en lui-même, l'exploitation renvoie en fait à l'appropriation privée de celui-ci et donc du surplus. Et cela ne vaut-il pas dans les sociétés capitalistes elles-mêmes? Pour la partie de la production qui y est socialisée (on songe notamment au travail réalisé dans un cadre public voir associatif) peut-on parler d'exploitation¹¹? Tout dépend, sans doute, du jugement porté sur la façon dont ce secteur est géré, ce qui ouvre, pour le coup à un possible dialogue avec les théories de la justice¹². Seconde conséquence qui renforce cette dernière possibilité: à l'instar de la république qui pose en son cœur le principe de souveraineté du peuple – un homme, une voix – et qui s'est avérée finalement assez efficace pour gérer des institutions autrement plus complexes qu'une entreprise (une commune, un département, un État...), ne peut-on concevoir une autre gestion des entreprises qui réalise le programme de la république sociale¹³, qui permette de concilier justice sociale et efficacité, efficacité y compris parce que justice sociale¹⁴?

● Dix remarques sur la plus-value extra

Comment les capitalistes peuvent-ils augmenter leur profit? Marx aborde cette question à travers les « formes » de la plus-value. Première forme: la plus-value absolue qui consiste à accroître la journée de travail sans augmenter les salaires. Une plus-value rétrograde, ce qui ne veut pas dire inactuelle si l'on songe au salariat dans les pays les moins développés. Une plus-value qui n'en connaît pas moins de sérieuses limites physiologiques (il faut bien dormir un peu pour se remettre à l'ouvrage le lendemain) et, plus encore, sociales (cf. les combats en faveur de la réduction du temps de travail).

Seconde forme: la plus-value relative qui consiste à baisser la valeur relative de la force de travail sans nécessairement baisser le niveau de vie du travailleur, et même en l'augmentant. Cette plus-value est obtenue dès lors que les gains de productivité (en particulier dans le secteur des biens de consommation) ne sont pas restitués au salarié en termes de gains de pouvoir d'achat. Dans notre exemple, si la productivité dans l'ensemble des entreprises qui produisent des biens de consommation est multipliée par deux et que le salarié ne bénéficie d'aucune augmentation de son pouvoir d'achat, son salaire passe à vingt euros (et la plus-value à soixante euros). Scénario plus plausible – qui atteste que le salaire dépend bien du rapport de force – : si le niveau de vie du travailleur augmente de 50 % (« il ne va pas se plaindre! » pourrait lui dire Ernest), le salaire passe donc à trente euros (20 euros x 1,5) et la plus-value à cinquante euros. Par rapport au scénario initial, il y a eu à la fois hausse du pouvoir d'achat du

11. Dans sa contribution à ce numéro, J. BIDET nous semble répondre trop rapidement positivement à cette question.

12. Cf. L'article de M. FLEURBAEY dans ce numéro.

13. On préfère parler ici de république sociale plutôt que d'autogestion dans la mesure où cette notion laisse entendre que la question du pouvoir et de sa délégation pourrait, un jour, ne plus se poser. Une vision naïve qui n'est pas sans rapport avec la thèse marxiste du « dépérissement de l'État ».

14. Sur la question de l'appropriation sociale, cf. notamment Fondation Copernic, *L'appropriation sociale*, Syllepse.

Chaque capitaliste individuel sait le profit qu'il peut tirer d'innovations et c'est bien pourquoi le capitalisme est un système qui incite à bouleverser en permanence les techniques de production.

salaire *et* hausse des profits, ce qui correspond bien à la situation qui a prévalu, par exemple, durant les trente glorieuses. Puisqu'elle dépend des gains de productivité réalisés dans la multitude des entreprises qui produisent les biens et services que consomme le salarié, cette plus-value relative est cependant largement inaccessible au capitaliste individuel (les villes-usines comme l'était Schneider au Creusot sont des exceptions qui confirment cette règle).

D'où la troisième forme de plus-value: la plus-value extra (ou différentielle). Marx

s'étend peu sur cette plus-value. On peut pourtant considérer qu'elle est particulièrement enrichissante dans tous les sens du terme: pour le capitaliste et pour l'analyse que l'on peut faire du capitalisme. La plus-value extra est obtenue dès lors qu'un capitaliste réalise – *via* des innovations – des gains de productivité qui lui permettent de produire les mêmes biens mais en moins de temps que ses concurrents. Imaginons l'entreprise de Charles qui produit, elle aussi, des montres. Grâce à une innovation technique ou organisationnelle (les deux en même temps le plus souvent), on y produit les mêmes montres en, par exemple, deux fois moins de temps qu'en moyenne. Il faut non plus une journée de travail vivant d'un travailleur (huit heures) pour produire une montre, mais une demi-journée (quatre heures). Le salarié, lui, travaille toujours huit heures. Si son salaire ne bouge pas (il est déjà payé « normalement »), et que Charles décide de vendre ses montres au prix de marché (cent euros), la plus-value, par montre, passe donc à soixante euros (le salaire par montre passant à vingt euros), ou cinquante euros si le prix du capital constant augmente (les machines étant plus complexes) de vingt euros à trente euros par montre¹⁵.

On peut déduire plusieurs remarques de cette plus-value extra. Première remarque: elle est accessible au capitaliste individuel. Mieux, chaque capitaliste individuel sait le profit qu'il peut tirer d'innovations et c'est bien pourquoi le capitalisme est un système qui incite à bouleverser en permanence les techniques de production.

Seconde remarque: la plus-value extra est une rente technologique. Tant que l'innovation reste le monopole de Charles, celui-ci en bénéficie à plein. On est ce faisant renvoyé à une caractéristique fondamentale du comportement capitaliste: sa préférence pour les monopoles (technologique ou de marché). C'est souvent contre les capitalistes que la concurrence doit s'exercer comme l'avait fort bien saisi, pour le coup, A. Smith.

Troisième remarque: ce qui intéresse le capitaliste n'est pas tant le taux de profit que la masse des profits qu'il peut dégager de son activité. Charles, s'il n'avait que deux salariés, peut s'autoriser, grâce à ses innovations, à baisser le prix de vente de ses montres (à quatre-vingt-dix euros par exemple) afin d'élargir ses parts de marché. De quatre montres par jour, sa

15. Par journée de travail d'un salarié, la plus-value passe, dans ce cas, à cent euros (2 x 50).

production globale peut ainsi passer, par exemple, à 400 (avec dorénavant 200 salariés). Son taux de profit a légèrement baissé¹⁶, mais son profit journalier global est passé de 200 euros à 16000 euros (il produit 400 montres qui lui procurent chacune quarante euros de profit). Il n'y a pas à hésiter.

Quatrième remarque qui découle de la précédente : la valeur (moyenne par définition) des montres sur le marché va tendre à baisser. Charles a conquis des parts de marché tandis que les autres capitalistes sont évidemment enclins à adopter ses innovations. De fil en aiguille, la montre ne va plus valoir 100 euros mais, dans un premier temps, quatre-vingt-dix euros, puis moins encore. Au final, c'est la méthode de production la plus performante, celle de Charles, qui va s'imposer comme nouvelle « moyenne ». Le temps de travail moyen, et donc « abstrait » en ce sens, nécessaire pour produire la montre ne va donc plus être de dix heures comme initialement mais, par exemple, de sept heures, soit trois heures de « travail mort » (et 30 euros) intégrées dans les machines et les matières premières et quatre heures de travail vivant par montre (puisque le salarié produit deux montres par journée de travail). La montre ne vaut plus cent euros mais soixante-dix euros. Sa valeur a baissé à l'instar de la valeur relative de la plupart des marchandises sur longue période (que l'on songe au prix d'un ordinateur ou d'un DVD aujourd'hui et il y a quelques années).

Cinquième remarque : le capitalisme ce n'est pas seulement la lutte des classes, c'est aussi la lutte à mort (économique) des capitalistes entre eux. Les capitalistes qui n'ont pas adopté les nouvelles méthodes de production, par goût des traditions ou par incurie, sont voués à disparaître. Le prix imposé par le marché est dorénavant de 70 euros et il s'impose à tous. Demain il sera plus bas encore, car les innovations, source de plus-value extra, et leur diffusion sous l'aiguillon de la concurrence sont un maelström permanent.

Sixième remarque : l'analyse de la plus-value extra permet de saisir comment le capitalisme articule deux rapports irréductibles l'un à l'autre : les rapports de production et les rapports d'échange. La plus-value extra est générée dans la sphère de la production – c'est là qu'est introduite l'innovation – mais elle n'existe que parce que (et tant que) la valeur sociale qui domine sur le marché est supérieure à la « valeur individuelle ». Sous l'aiguillon de la concurrence marchande, en retour, cette innovation va tendre à se généraliser dans la sphère de la production. Il y a bien dialectique de deux rapports irréductibles l'un à l'autre : l'échange et la production. On est loin de la théorie néo-classique dominante dont le projet est, au contraire, de réduire, du point de vue de l'analyse, l'ensemble des relations (y compris de production) à des relations marchandes¹⁷.

Septième remarque : la plus-value extra est par nature éphémère. Charles n'en bénéficie plus dès lors que ses méthodes de production sont généralisées. D'où l'incitation à innover à nouveau.

16. Le taux de profit est égal à la plus-value / (capital constant + capital variable). Initialement il était de $40/(40 + 20) = 66\%$. S'il vend ses montres à 100 euros, le taux de profit de Charles passe à 100% (soit $100/(60 + 40)$). À présent, il passe à 80% (soit $80 / (60 + 40)$).

Le capitalisme ce n'est pas seulement la lutte des classes, c'est aussi la lutte à mort (économique) des capitalistes entre eux.

17. Avec cette difficulté d'ailleurs : le marché peut faire beaucoup de choses... mais ne produit jamais rien. On y échange toujours des biens produits en amont.

Huitième remarque: la plus-value extra permet de comprendre la genèse de la plus-value relative évoquée précédemment. Le capitaliste individuel, on l'a dit, n'a pas de prise sur la plus-value relative puisqu'elle dépend des gains de productivité réalisés dans toutes les entreprises qui produisent (en particulier) des biens de consommation. La recherche effrénée de la plus-value extra dans l'ensemble des entreprises permet *a contrario* d'expliquer l'origine de ces gains de productivité. D'une certaine façon, c'est quand la plus extra a disparu, que la plus value relative est susceptible¹⁸ d'être la plus forte: c'est en effet à ce moment que la valeur relative de la marchandise a le plus baissé.

18. Potentialité, car tout dépend de la capacité, ou non, des salariés à imposer un partage des gains de productivité (cf. supra).

19. On le calcule ici par journée de travail d'un travailleur... mais le calcul par montre revient au même.

Neuvième remarque: l'exposé de la plus value extra permet d'introduire ce que Marx nomme la « loi de la baisse tendancielle du taux de profit ». Le lecteur avisé aura en effet remarqué que le taux de profit est plus bas, au final, qu'initialement. Au départ le taux de profit était de 66 % ($40 / (20 + 40)$). Il est finalement de 40 % ($40 / (60 + 40)$ ¹⁹). C'est l'effet de la hausse de la « composition organique du capital »: les machines plus complexes et plus coûteuses pèsent sur le taux de profit. En effet le taux de profit est égal à la plus-value divisée par l'ensemble du capital engagé pour produire, soit: $pl/(c+v)$. Ce taux peut donc (en divisant le tout par v) s'écrire comme suit: $(pl/v)/(c/v)+1$, ce qui met en exergue que le taux de profit augmente quand le taux d'exploitation (pl/v) augmente et baisse quand la composition organique du capital (c/v) augmente.

20. Dit autrement: la machine plus complexe ne vaut plus trente euros mais moins et c'est la recherche de la plus-value extra qui explique ces gains de productivité.

21 L. BOLTANSKI et E. CHIAPELLO, *Le nouvel esprit du capitalisme*, Gallimard, 1999 (p. 429).

22 Voir C. RAMAUX, « La critique est-elle soluble dans le capitalisme? Un regard critique sur *Le nouvel esprit du capitalisme* », *L'Année de la régulation*, n° 5, Presses de Sciences Po, 2001).

Dixième remarque: Marx n'était en fait pas autorisé, ne serait-ce que d'un strict point de vue logique, à parler de « loi de la baisse tendancielle du taux de profit ». Les contre-tendances, qu'il évoque lui-même, peuvent être en effet aussi (voire plus) puissantes: baisse de la valeur du capital constant (sous l'effet des innovations et gains de productivité réalisés dans le secteur des biens de production²⁰), hausse de la plus-value relative, etc. Aucune règle mécanique donc. L'histoire du taux de profit est, elle aussi, ouverte: elle dépend du rapport de force entre capital et travail, des innovations réalisées, etc. Reste l'essentiel: une analyse qui prétend justement expliquer comment et pourquoi le taux de profit varie, ce que les autres théories n'autorisent pas ou guère. Et, pourtant, il bouge!

L. Boltanski et E. Chiapello insistent sur la nécessité qu'il y a à disposer d'une théorie de l'exploitation. En effet, « en l'absence d'une notion claire d'exploitation [...], le refus de l'injustice sociale a en quelque sorte régressé vers ce qui en constitue le stimulus originel: l'indignation face à la souffrance », et son corollaire, la mise en valeur (par opposition à la dignité ouvrière d'antan) des « attributs pitoyables de l'exclu »²¹. Les lignes qui précèdent suggèrent que les thèses de Marx, pour peu qu'on en fasse une relecture apaisée, sont précieuses en ce sens²². Une invitation à un rapport laïque à Marx en quelque sorte. Pour mieux le dépasser sur bien des domaines, comme il nous y invite d'ailleurs lui-même. ●